

les vaques

de Virginia Woolf

mise en scène Marie-Christine Soma

La Colline – théâtre national



Comme une flèche qui traverse le vide

On est devenu soi-même imperceptible et clandestin dans un voyage immobile. Plus rien ne peut se passer, ni s'être passé. Plus personne ne peut rien pour moi ni contre moi. Mes territoires sont hors de prise, et pas parce qu'ils sont imaginaires, au contraire : parce que je suis en train de les tracer. Finies les grandes ou les petites guerres, toujours à la traîne de quelque chose. Je n'ai plus aucun secret, à force d'avoir perdu le visage, forme et matière. Je ne suis plus qu'une ligne. Je suis devenu capable d'aimer, non pas d'un amour universel abstrait, mais celui que je vais choisir, et qui va me choisir, en aveugle, mon double, qui n'a pas plus de moi que moi. On s'est sauvé par amour et pour l'amour, en abandonnant l'amour et le moi. On n'est plus qu'une ligne abstraite, comme une flèche qui traverse le vide. Déterritorialisation absolue. On est devenu comme tout le monde, mais à la manière dont personne ne peut devenir comme tout le monde. On a peint le monde sur soi, et pas soi sur le monde.

Gilles Deleuze, Félix Guattari

« Trois nouvelles ou "Qu'est-ce qui s'est passé ?" », *Capitalisme et Schizophrénie 2: Mille Plateaux*, Éditions de Minuit, 1980, p. 244

Les Vagues

d'après le roman de **Virginia Woolf**

traduction de l'anglais **Marguerite Yourcenar**

adaptation et mise en scène **Marie-Christine Soma**

scénographie **Mathieu Lorry-Dupuy**

lumière **Anne Vaglio** et **Marie-Christine Soma**

vidéo **Raymonde Couvreur**

costumes **Sabine Siegwalt**

musique **Alexandre Meyer**

assistante à la mise en scène **Marie Brillant**

avec

Marion Barché, Anne Baudoux Susan

Valentine Carette, Frédérique Duchêne Rhoda

Laure Gunther, Jany Gastaldi Jinny

et

Jean-Charles Clichet, Jean-Damien Barbin Neville

Antoine Kahan, Jean-Paul Delore Bernard

Alexandre Pallu, François Clavier Louis

production **Studio-Théâtre de Vitry,**

en coréalisation avec **La Colline – théâtre national**

avec la participation artistique du **Jeune Théâtre National**

Le spectacle a été créé au Studio-Théâtre de Vitry le 8 octobre 2010.

régie **Laurence Barrère** régie lumière **Nathalie de Rosa**

régie son **Laurent Courtaud** régie vidéo **Quentin de Courtis**

machiniste **Marjan Bernacik** habilleuse **Laurence Le Coz**

durée du spectacle : 3h

du 14 septembre au 15 octobre 2011

Petit Théâtre

horaires spéciaux : du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h

... j'ai une sorte d'ubiquité et d'éternité de principe, je me sens voué à un flux de vie inépuisable dont je ne puis penser ni le commencement ni la fin, puisque c'est encore moi vivant qui les pense, et qu'ainsi ma vie se précède et se survit toujours.

Maurice Merleau-Ponty

Phénoménologie de la perception, 1945

Le bleu de midi et le noir de minuit

Les Vagues déploient les soliloques intérieurs de six personnages, ou plutôt de six figures : Rhoda, Jinny, Suzanne, Neville, Bernard et Louis, de la petite enfance à la vieillesse ; ces soliloques se présentent sous forme de répliques, de dialogues intériorisés, une sorte de théâtre silencieux et pourtant peuplé de mots. "Cela" parle, de conscience à conscience, dans une sorte d'adresse muette. L'écriture de Woolf est une écriture de la sensation, des affects, des perceptions, qui rend compte de la simultanéité et de la conjonction de tout ce qui nous traverse à chaque instant, ce qui entre dans notre champ de vision, atteint notre oreille, nous fait frissonner : de la pensée la plus haute et la plus abstraite à la remarque la plus triviale, la plus banale. Tout ce qui fait que nous ne sommes jamais "un", précis, défini, déterminé, dans le moment présent, mais ouvert, multiple, paradoxal, contradictoire et toujours en deçà ou au-delà de ce moment.

De l'enfant, de l'adolescent que nous avons été, nous gardons, bien plus que des souvenirs, la trace indélébile, une forme inscrite pour toujours, un creuset dans lequel les milliers de jours passés viennent se couler, se teintant différemment, mais nous pensons toujours avec et par cette partie de nous qui tout à la fois a existé, n'existe plus et demeure. De cela Virginia Woolf a parlé mieux que quiconque. L'expérience, les événements, les accidents, l'apparence qui se modifie, tout cela n'est rien. Au fond il y a cette cire fragile et blanche, prête à couler dans toutes les directions possibles, qui nous constitue ontologiquement, essentiellement.

D'une certaine façon, c'est le temps qui est le sujet des *Vagues*, comment saisir ce flux, cette catégorie de pensée, ce champ sur lequel les figures se développent, s'entrechoquent au gré de la contingence de leurs existences.

C'est pourquoi, dès le début, cette adaptation a été conçue en pensant que deux acteurs de génération différente prendraient successivement en charge chaque figure créée par Virginia Woolf. Ils sont donc douze comédiens sur scène. La communauté qu'ils forment constitue l'utopie essentielle de cette aventure, et je les en remercie.

Marie-Christine Soma





Sonnet 60

Comme vagues aux pierres du rivage
Ainsi vont nos minutes vers leur fin,
Chacune s'abattant sur la précédente,
Toutes à s'efforcer d'aller plus avant.

L'enfance est sur la haute mer de la lumière,
Mais elle rampe vers l'âge adulte, dont l'éclat
Est en butte à l'influx des mauvais ciels,
Le temps détruit ses dons à peine faits.

Le temps ? Il délave le lustre de la jeunesse,
Il creuse de sillons le front de la beauté,
Il s'en prend au plus rare de la nature,
Rien n'est qui ne s'abatte sous sa faux.

Mes vers pourtant tiendront, dans les temps à venir,
Te célébrant, malgré cette main cruelle.

William Shakespeare

Les Sonnets, précédés de Vénus et Adonis et du Viol de Lucrèce,
trad. Yves Bonnefoy, *Poésie/Gallimard*, 2007, p. 218

Tout le mouvant de la vie

Virginia Woolf a composé un roman non pas avec ce qui est accidentel dans un roman, les détails de la durée, les événements et les feintes de la vie, mais avec la substance même du roman, avec le temps. Et cela ne lui a pas suffi. Elle ne s'est pas contentée de faire de ce qui est généralement la matière de tout récit le sujet propre de son récit, d'écrire un drame sur le ressort caché de tout drame, elle s'est ingéniée à considérer le plus directement possible ce héros pur, en le dépouillant du vêtement des mythes, en le retirant aussi des formes trop facilement pathétiques sous lesquelles il apparaît à la conscience de l'homme. Le temps, tel qu'il se désigne, personnage unique, personnage absolu, n'est pas seulement le temps qui se montre à la conscience humaine, mais le temps qui fonde toute conscience, non pas le temps qui s'exprime dans l'histoire, mais le temps où se fait l'histoire. Il se présente dans sa nudité métaphysique, dans cet état suprême d'orgueil où il peut être pris tour à tour comme un simple rebut d'abstraction et comme l'acte même de la création. [...]

Cette extraordinaire aventure n'a été possible que parce que Virginia Woolf a imaginé une fiction d'où toute psychologie est exclue. Les impressions qu'elle recueille, les apparences où vient s'écouler ce qui change, ces instants fortuits, infiniment muables et passagers, qui sont la trame de son roman, nous jettent au plus profond de l'être. C'est une admirable invention. Dans chaque moment, elle choisit ce qui résiste à l'affaiblissement des souvenirs ; dans la sensation la plus superficielle, ce qui résiste à la dissipation des sens ; dans l'idée la plus faible, ce qui résiste à l'entrain du moi. Parmi le carnaval de musique, de parfums, d'images, de réflexions où se disperse l'âme, elle désigne l'instant signifiant, parfois

le plus vide de tous, presque intime au néant, où justement s'exprime l'âme, où elle dure et s'avoue. Tout l'être vient s'y appuyer, tout le mouvant de la vie s'y recueille. L'existence s'y unit à ce qui semble l'abolir pour trouver sa plus complète réalité.

Maurice Blanchot

"Le Temps et le Roman" (chap. 27), *Faux pas*, Gallimard/NRF, 1941, p. 282

La vraie vie

4 janvier 1929 : La vie est-elle très solide ou très instable ? Je suis hantée par ces deux hypothèses contradictoires. Cela dure depuis toujours... Mais elle est aussi transitoire, fugitive, diaphane. Je passerai comme un nuage sur les vagues. Peut-être bien que nous changions, que nous volions les uns après les autres, si vite, sommes-nous aussi successifs et permanents, nous, êtres humains à travers lesquels passe la lumière. Mais quelle est cette lumière ? Je suis si troublée par le transitoire de la vie humaine, que souvent je murmure un adieu, après avoir dîné avec Roger [Fry] par exemple ; ou que je me demande combien de fois encore je reverrai Nessa [sa sœur].

28 mai 1929 : ... Je n'essaie pas de raconter une histoire. Cependant ce pourrait être fait de cette manière. Un esprit en train de penser. Ce pourrait être des îlots de lumière, des îles dans le courant que j'essaie de représenter ; la vie elle-même qui s'écoule. Le vol des éphémères puissamment attirés en ce sens...
Je peux inventer des histoires. Mais ce n'est pas cela non plus. Et je ne préciserai ni l'endroit, ni l'époque. On peut voir n'importe quoi par la fenêtre : un navire, le désert, Londres...

23 juin 1929 : Mais je commence à voir *Les Ephémères* [premier titre des *Vagues*] maintenant ; presque trop clairement, du moins avec trop d'acharnement pour mon repos. Je pense que cela commencera ainsi : l'aube. Les coquillages sur une plage ; et puis je ne sais pas, des chants de coqs et de rossignols ; et puis tous les enfants assis à une longue table... Le commencement ? Il y aura là toutes sortes de personnages. Alors la personne qui est devant la table pourra à tout moment appeler n'importe lequel d'entre eux ; et cette personne

fera naître l'atmosphère, en racontant une histoire... Un conte pour enfants ; ou une atmosphère de *Mille et Une Nuits* ; et ainsi de suite. Ce sera l'enfance, mais ce ne doit pas être mon enfance ; la vision enfantine ; irréalité ; les choses vues sous un angle insolite. Puis il faudra choisir une autre personne, ou une autre figure ; le monde irréel doit envelopper tout ceci comme des vagues fantastiques. L'éphémère entre alors, le bel éphémère solitaire. Ne serait-il pas possible que l'on entende les vagues tout au long du livre... Lumière du petit matin, mais, sur ceci toutefois, il est inutile d'insister, parce qu'il doit y avoir une grande liberté en dehors du "réel". Mais tout doit être plausible.
Tout cela est naturellement la "vraie" vie, et le néant ne vient que de l'absence de cela...

Virginia Woolf

Journal d'un écrivain, trad. Germaine Beaumont, 10/18, 2000

Ce théâtre de la conscience, où tout nous est présenté par des voix intérieures, entraîne assurément des effets qui lui sont propres. La présence d'autrui nous étant montrée, exclusivement à partir de ce qu'elle produit dans la conscience du personnage, et à travers l'interprétation perpétuelle que celle-ci en donne, il n'y a plus de différence nette entre présence effective et charnelle, et présence imaginaire. Ce n'est toujours qu'une présence à mon esprit, où l'affectivité domine. Il se produit donc pour le lecteur, bien souvent, une sorte de chiasme : l'autre qui dans la situation est effectivement là acquiert, par rapport à d'autres procédures narratives, quelque chose de fantomatique, de spectral et d'incertain, tandis que l'autre auquel on ne fait que songer a en revanche une présence réelle et agissante.

Jean-Louis Chrétien

"Virginia Woolf et le théâtre des voix intérieures", *Conscience et Roman, I: La Conscience au grand jour*, Éditions de Minuit, 2009, p. 208







Vider mon Cœur, de Toi –
Son unique Artère –
Commencer, et T'omettre –
Simple Date d'Extinction –

Plus d'une Vague a la Mer –
Elles – une seule Baltique –
Soustrais-toi, par jeu,
Et de moi il ne reste plus
Assez – à ôter –
"Moi" voulait dire Toi –

Détruis la Racine – pas d'Arbre –
Sans Toi – donc – pas de moi –
Dépouillés, les Cieux –
Pillée, la vaste poche de l'Éternité.

Emily Dickinson

Car l'adieu, c'est la nuit, poème 393, trad. Claire Malroux,
Poésie/Gallimard, 2007, p. 121

Le soleil n'était pas encore levé. La mer ne se distinguait pas du ciel mais elle était un peu froissée, telle une nappe marquée de plis. À mesure que la lumière blanchissait, une ligne sombre s'étirait à l'horizon, séparant la mer du ciel et la nappe grise se striait sous sa surface de larges bandes mouvantes qui se suivaient, se poursuivaient perpétuellement. Approchant du rivage chaque barre levait, gonflait, se brisait, étendait un voile d'écume fine sur le sable. [...] Peu à peu, la barre sombre de l'horizon s'éclaircit comme si les sédiments d'une vieille bouteille de vin s'étaient déposés au fond, laissant le verre limpide. Le ciel aussi s'éclaircissait, les sédiments blancs s'y étaient déposés, ou une femme couchée sous l'horizon avait levé une lampe, et des barres blanches, vertes et jaunes se déployaient en éventail. La femme hissa le bras plus haut, l'air paraissait fibreux, se déchirer à la surface verte où des fibres jaunes et rouges tremblaient comme des flammes. Peu à peu, les fibres du feu se fondirent en une brume, incandescence qui souleva le poids de laine grise, transformant le ciel en millions d'atomes bleu pâle. [...] Doucement, le bras qui tenait la lampe s'éleva encore, et l'on vit une large flamme; un arc de feu brûlait au bord de l'horizon et, tout autour, la mer s'embrasait de feu. La lumière frappa les arbres du jardin, donnant transparence à une feuille, à une autre... Pointe d'éventail posée sur le store blanc de la maison, le soleil aiguisait les arêtes des murs, laissant une empreinte d'ombre bleue sous le feuillage, près de la fenêtre de la chambre. Le store frémit à peine, à l'intérieur tout était sombre et sans substance.

Virginia Woolf

Les Vagues, trad. Cécile Wajsbrot, Christian Bourgois, 2008

L'Âme connaît des moments de Garrot –
Où figée par l'effroi –
Elle sent qu'une Horreur sans nom approche
Et s'arrête pour la fixer –

[...]

L'Âme connaît des moments d'évasion –
Où enfonçant toutes les portes –
Elle danse, dans les airs, comme une Bombe
Et se balance sur les Heures...

Emily Dickinson

Car l'adieu, c'est la nuit, poème 360, trad. Claire Malroux, *op. cit.*, p. 107

Bernard : Tout au début, il y avait la chambre d'enfants, avec les fenêtres donnant sur un jardin, et par-delà le jardin, la mer. Je voyais briller quelque chose, probablement la poignée de cuivre d'un tiroir, puis quelqu'un levait l'éponge, la pressait et des flèches de sensations couraient le long de mon dos. Et c'est ainsi, tout le reste de notre vie, que nous serons transpercés par les flèches de la sensation. Parfois, lorsque je passe devant la fenêtre éclairée d'une maison où un enfant vient de naître, je pourrais supplier ces gens-là de ne pas presser l'éponge sur ce corps neuf.

Virginia Woolf

Les Vagues, adaptation M.-C. Soma, trad. Marguerite Yourcenar, Livre de Poche, 1974, p. 258

L'état de non-jeu est-il possible,
lorsque l'acteur se rapproche
de son *propre état personnel*
et de sa situation,
lorsqu'il ignore
et surmonte l'illusion (le texte)
qui sans cesse l'entraîne
et le menace.
Lorsqu'il se crée
son propre cours des événements,
des états, des situations,
qui
soit entrent en collision avec le cours des événements
de l'illusion du texte,
soit sont tout à fait isolés.
Cela semble
Impossible.
Et cependant la possibilité de transgresser ce seuil
De *l'impossible*
fascine.
D'un côté la réalité du texte,
de l'autre l'acteur et son comportement.
Deux systèmes sans lien,
indépendants,
ne s'illustrant pas.
La "conduite" de l'acteur
doit
"paralyser" la réalité du texte.
Alors la réalité du texte deviendra
concrète.
Il est possible que ce soit un paradoxe,
mais pas en ce qui concerne l'art.

Tadeusz Kantor

Le Théâtre de la mort, Denis Bablet éd., Théâtre du xx^e siècle,
L'Âge d'Homme, 2004, p. 116-117

L'instant ne prépare pas à l'instant qui suit

Je pense que cela est vrai que j'ai encore la particularité de recevoir ces chocs inattendus, ils sont maintenant toujours les bienvenus; la première surprise passée, j'ai aussitôt l'impression chaque fois qu'ils sont particulièrement précieux. Et ainsi je persiste à croire que l'aptitude à recevoir des chocs est ce qui fait de moi un écrivain. J'avancerais en guise d'explication qu'un choc, dans mon cas, est aussitôt suivi du désir de l'expliquer. Je sens que j'ai reçu un coup; mais ce n'est pas, comme je le croyais quand j'étais enfant, un simple coup d'un ennemi caché derrière la ouate de la vie quotidienne; c'est le témoignage d'une chose réelle au-delà des apparences; et je la rends réelle en la traduisant par des mots. C'est seulement en la traduisant par des mots que je lui donne son entière réalité. Cette entière réalité signifie qu'elle a perdu son pouvoir de me blesser; elle me donne, peut-être parce que en agissant ainsi j'efface la souffrance, l'immense plaisir de rassembler les morceaux disjointes. Peut-être est-ce là le plus grand plaisir que je connaisse. C'est le ravissement que j'éprouve lorsqu'il m'arrive en écrivant d'avoir l'impression de découvrir ce qui va ensemble, de bien monter une scène, de faire tenir debout un personnage. À partir de cela j'atteins à ce que j'appellerais une philosophie; en tout cas c'est une idée que je ne perds jamais de vue, que derrière la ouate se cache un dessin; que nous – je veux dire tous les êtres humains – y sommes rattachés; que le monde entier est une œuvre d'art; que nous participons à l'œuvre d'art.

Virginia Woolf

"Esquisse du passé" (1939), *Instants de vie*, trad. Colette-Marie Huet, Éditions Stock/La Cosmopolite, 2009, p. 92





La densité de l'instant

La réalité que restitue Woolf est sans ordre. C'est la réalité des impressions reçues. L'image ainsi donnée du monde est éclatée en multiples fragments. Les êtres, identifiés à leurs impressions, sont chacun un fragment de cette réalité. Il y a un sentiment tragique du discontinu que cherche à rendre Woolf. Discontinu entre les myriades d'impressions reçues, discontinu entre les êtres. Discontinu qui fonctionne aussi comme un révélateur : puisque tous les êtres sont séparés, isolés, ils ont même valeur. [...] Il y a là chez Woolf une façon foncièrement nouvelle de "cadrer" un sujet. Sans premier plan, sans fond du tableau. Mais en employant toujours le même filtre : celui qui révèle la densité de l'instant. Entre les êtres et la réalité objective qu'ils vivent, Woolf établit aussi une discontinuité. Celle qui sépare leurs aspirations, leurs désirs, de la vie réelle. La solitude et l'angoisse viennent de cette discontinuité. Traverser les apparences, c'est découvrir l'inadaptation des êtres au monde. [...]

Si ces ruptures frappent le lecteur, c'est qu'elles ont dans le texte leur contrepoint. Dans tous les romans s'entend un appel à l'unité, à une identification entre les êtres et la réalité. D'ailleurs la densité de l'instant, cette saturation, à laquelle Woolf veut parvenir dans son écriture, traduit bien sa volonté de restituer à la réalité son unité. Réalité si pleine, si unie que les êtres eux-mêmes se sentent faire partie d'un tout. Et la confession de Bernard dans *Les Vagues* pourrait être celle de tous les personnages de Woolf : "Je ne crois pas à la valeur des existences séparées. Tout seuls nous sommes incomplets ; nous sommes faits pour être unis."

Ghislaine Dunand

"Virginia Woolf", Chronique, *La Nouvelle Revue française*, n°352, Gallimard, mai 1982

Virginia Woolf

Romancière et essayiste anglaise, née à Londres le 25 janvier 1882. Côté dès l'enfance l'intelligentsia mondiale, dans une constellation familiale complexe. Du 1^{er} mariage de son père, Leslie Stephen, philosophe et critique littéraire, naît une enfant anormale (internée jusqu'à sa mort en 1945), et de celui de sa mère, Julia (avec H. Duckworth), trois, dont elle indiquera plus tard que les fils George et Gerald ont fréquemment abusé d'elle et de sa sœur. Quatre enfants naissent du couple Stephen : Vanessa, Thoby (mort de la typhoïde en 1906), Virginia et Adrian. Julia Stephen meurt en 1895, Virginia n'a que 13 ans, première dépression ; Leslie Stephen, en 1904 : première tentative de suicide. S'installe à Bloomsbury (centre ouest de Londres), commence à écrire des articles, enseigne dans des cours du soir pour ouvriers, suit des cours de grec et de russe. Le Bloomsbury Group se forme : cercle d'amis réunissant des écrivains et critiques (C. Bell, R. Fry, D. Grant, D. McCarthy), des historiens et des économistes (L. Strachey, J. Maynard Keynes). 1912 : rompt ses fiançailles avec L. Strachey, épouse l'éditeur et romancier Leonard Woolf. 1913 : autre tentative de suicide quand est accepté son premier roman, *La Traversée des apparences*. Reprend l'écriture : articles pour le *Times Literary Supplement*, essais

et poursuite des romans. Le Group se disloque au début de la Première Guerre et se reconstitue (entre les deux guerres, rassemblera, entre autres, D. H. Lawrence, K. Mansfield, R. Fry, L. Strachey et sa sœur D. Bussy, amie de Gide). Les Woolf vivent entre Asham, à la campagne, et Brunswick Square, à Londres, toujours liés aux écrivains et peintres du groupe. 1917 : ils fondent la Hogarth Press, éditeur Rilke, Svevo, Freud, Mansfield, T. S. Eliot, des nouvelles de V. Woolf, des romans français et russes, des œuvres de psychologues allemands et militent au parti travailliste. Virginia s'intéresse à la condition féminine. Partagée entre la Hogarth Press, ses activités de critique (correspondante de journaux londoniens), l'écriture des romans, ses amis, ses voyages sur le continent et ses séjours en Écosse et en Cornouailles, elle publie, en 26 années, 9 romans et 5 essais importants, dont *Croisière* (1915) ; *Nuit et Jour* (1919) ; *Mrs. Dalloway* (1925) ; *Promenade au phare* (1927) ; *Orlando* (1928) ; *Une chambre à soi* (1929) ; *Les Vagues* (1931) ; *Flush* (1933) ; *Années* (1937)... 1940 : achevant son dernier roman, *Entre les actes*, traverse une nouvelle crise et se suicide par noyade le 28 mars 1941. L. Woolf publiera à titre posthume notamment le *Journal d'un écrivain*.

Marie-Christine Soma

Artiste associée (depuis 2009)

Artiste associée et animatrice du Comité des lecteurs du Studio-Théâtre de Vitry dont Daniel Jeanneteau a pris la direction en 2008, elle est venue à la scène par la création lumière après l'étude des lettres et de la philosophie. Régisseur lumière au Théâtre de la Crieë à Marseille, puis assistante d'Henri Alekan (*Question de géographie*, mise en scène Marcel Maréchal) et de Dominique Bruguière (*Le Temps et la Chambre* de Botho Strauss, mise en scène Patrice Chéreau), elle est éclairagiste depuis 1985.

Entre théâtre et danse, elle crée les lumières des spectacles de : Geneviève Sorin, Alain Fourneau, du groupe Ilotopie, puis, à partir de 1990, de ceux de Marie Vayssière, François Rancillac, Alain Milianti, Jean-Paul Delore, Jérôme Deschamps, Éric Lacascade, Michel Cerda et plus récemment d'Éric Vigner, Arthur Nauzyciel, Catherine Diverrès, Marie-Louise Bischofberger, Jean-Claude Gallotta, Jacques Vincey, Frédéric Fisbach, Éléonore Weber, dernièrement, Laurent Gutmann (*Pornographie* de Simon Stephens, La Colline, 2010)... En 2001, elle entame avec Daniel Jeanneteau une collaboration artistique qui évolue vers un partage de la création scénique, tous deux à la recherche d'œuvres

permettant de penser le monde auquel nous appartenons, tout en s'ouvrant à de nouvelles expériences : *Iphigénie* de Jean Racine, *La Sonate des spectres* d'August Strindberg (CDDB Théâtre de Lorient, 2001 et 2003), *Anéantis* de Sarah Kane (Théâtre National de Strasbourg, 2005). Elle participe à la création de l'opéra de George Benjamin et Martin Crimp, *Into the Little Hill* (Festival d'Automne/Opéra Bastille, 2006) et de *Adam et Ève* de Mikhaïl Boulgakov (Espace Malraux de Chambéry, 2007).

Avec D. Jeanneteau, elle cosigne les mises en scène de : *Les Assassins de la charbonnière* d'après Kafka et Labiche (École du TNS, 2008, repris sous le titre *L'Affaire de la rue de Lourcine* en 2010), *Feux*, trois pièces courtes d'August Stramm (Festival d'Avignon, 2008), *ciseaux, papier, caillou* de Daniel Keene (La Colline, 2010), participe à la création et signe les lumières de *Bulbus* d'Anja Hilling (La Colline, 2011). En 2010, elle met en scène à Vitry son adaptation des *Vagues* de Virginia Woolf.

Les partenaires du spectacle

Le Magazine Littéraire

nova
101.5 FM

Libération

Remerciements à **Marie-Christine Soma**

Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**

Responsable de la publication **Didier Juillard**

Rédaction **Laure Hémain**

Réalisation **Élodie Régibier, Fanély Thirion, Florence Thomas**

Photographie de répétitions **Élisabeth Carecchio**

Polaroids **Marie-Christine Soma**

Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**

Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**

Imprimerie **Comelli, Villejust, France**

Licence n° 1-1035814

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline – théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20^e

www.colline.fr

Lecture suivie d'une rencontre
autour de l'œuvre de Virginia Woolf
avec Marie-Christine Soma, metteur en scène,
Marie-Pierre Gracedieu, éditeur "collection littérature
étrangère" aux éditions Stock, Geneviève Brisac
et Agnès Desarthe, auteurs de l'ouvrage
V.W., le mélange des genres aux éditions de l'Olivier
Librairie Le comptoir des mots,
239 rue des Pyrénées, Paris 20^e
lundi 19 septembre à 20h

Rencontre avec l'équipe du spectacle
mardi 27 septembre à l'issue de la représentation

la **colline**
théâtre national

01 44 62 52 52
www.colline.fr